

La machine dérégulée *No End in Sight* de Charles Ferguson

Jozef Siroka

Volume 26, numéro 1, hiver 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60809ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Siroka, J. (2008). Compte rendu de [La machine dérégulée / *No End in Sight* de Charles Ferguson]. *Ciné-Bulles*, 26(1), 60–62.

Le Diable au corps
de Johanne Prigent

Une heure folle!

FLORENCE FRANÇOIS

Le documentaire **Le Diable au corps** parle de création et de folie : de la folie qu'est la création et de la création qui exorcise la folie. Quatre artistes bénéficiant du programme *Vincent et moi*, dont s'est doté l'établissement Robert-Giffard à Québec, peignent, dessinent et sculptent. Mireille Bourque, Benoît Genest-Rouillier, Jacques Lacasse et Ann Warren ont été internés pour des raisons psychiatriques et ce programme leur permet de créer, de s'exprimer et d'exposer leurs œuvres, une fois l'an. Dans un envol d'images-métaphores et de confidences mesurées, les protagonistes parlent de leurs journées, et surtout des sentiments qui les habitent : leur courant de vie et leur souffle d'inspiration, troublés par ces moments où tout chavire. Ils sont sous médication, souvent hospitalisés et ils créent en exprimant ce qui sort de leurs tripes.

Le film s'attarde sur leurs œuvres : auto-portraits, illustrations de leurs instants de défaillance, images de vie, visions du monde, etc. Les peintures, dessins et sculptures rythment le film, le découpent dans une structure organique qui coule d'un thème à l'autre. Et ces créations expriment parfois bien plus que les personnages, même si ces derniers sont fort éloquentes et généreux dans leurs aveux. Leurs univers visuels, vivants et vibrants à l'écran — on s'attache à leurs traits de crayon, à leurs coups de pinceau, aux matériaux qu'ils utilisent —, mettent en images leurs émotions, mieux que pourraient le faire les mots.

Ils souffrent de paranoïa, de schizophrénie, d'anxiété, de névroses, etc. Certains ne précisent pas exactement les étiquettes appo-



Le Diable au corps

sées sur leur mal de vivre. Ils se décrivent, chacun à leur manière. Cette voix, personnage caché qui interviewe, les interpelle en tant qu'artiste. Il existe un lien, une identification, et c'est ce fil qui sous-tend le film. Le spectateur devient cette voix qui questionne la folie et la création. Qu'est-ce que c'est? À quel moment l'une aide l'autre? Celle qui pose des questions s'interroge aussi et cause avec ces artistes avec beaucoup de respect. Créer est le centre de leur vie, leur essence, leur nécessité. Ils prennent le temps de laisser ce flot remonter à la surface pour l'exprimer. Et pendant une heure, Mireille, Benoît, Jacques et Ann, en marge d'une société à bout de souffle, deviennent des porte-étendards de la création. Magnifique plongée dans la quête de la survie et de la création, au-delà des souffrances. ■

Le Diable au corps

vidéo numérique / coul. / 52 min / 2006 /
doc. / Canada

Réal. : Johanne Prigent
Scén. : Nelly Arcan et Johanne Prigent, d'après
une idée originale de Bertrand Weissgerber
Image : Mario Munger
Mus. : Pierre Benoît
Mont. : Babalou Hamelin
Prod. : Louise Lemelin, Suzanne Girard
et Bertrand Weissgerber
Dist. : BBR Productions

No End in Sight
de Charles Ferguson

La machine dérégulée

JOZEF SIROKA

Les déboires du conflit irakien ont inspiré divers types de films, allant de l'essai poétique (**Iraq in Fragments**) au règlement de comptes satirique (**Fahrenheit 9/11**). Le documentaire **No End in Sight** adopte une approche plutôt analytique de son sujet. Issu du monde des sciences politiques, Charles Ferguson livre ici une première œuvre dense, engageante et étonnamment bien maîtrisée. Se basant sur 200 heures d'entrevues avec des diplomates, des journalistes, des académiciens et des soldats, le réalisateur expose de manière infaillible l'incompétence de l'administration Bush en ce qui a trait à la gérance de la guerre.

D'une concision exemplaire, Ferguson ne recueille que les données pertinentes à sa thèse, à savoir les diverses décisions opérationnelles et leur impact sur le terrain en

Irak. Dans cette mesure, la principale cible du réalisateur est le Pentagone, qui était dirigé par l'ancien secrétaire à la Défense Donald Rumsfeld. Le reste du pouvoir exécutif — Bush, Cheney, Rice ou Wolfowitz — ainsi que les questions d'ordre idéologique sont confinés à la marge. Considérée comme une machine déréglée, l'entreprise militaire américaine est décortiquée sous tous ses angles. L'argumentaire, divisé en plusieurs chapitres, est toujours convaincant : l'information est soit corroborée entre les différentes interviews, soit élaborée en voix *off*, parfois à l'aide de documents de style PowerPoint.

Malgré la volonté scientifique de son projet, Ferguson ne prétend pas à l'objectivité. Les défenseurs de la guerre n'ont pas accès au micro. La voix grave du narrateur, la musique sinistre, la sélection d'images d'archives désolantes, le titre même du film contribuent à créer un climat de pessimisme absolu. Le réalisateur

en veut particulièrement à Rumsfeld, personnage grotesque qui se moque de la réalité et préfère badiner avec les journalistes lors de ses sessions de désinformation alors que Bagdad brûle.

Préparée à la hâte, l'occupation américaine de l'Irak était vouée à l'échec. Les premiers émissaires gouvernementaux envoyés là-bas confirment l'absence totale de planification : « Chacun se demandait quelle était sa tâche », affirme un témoin désabusé. L'absence de réalisme de la part du Pentagone est synthétisée par le premier consul de l'Irak, Paul Bremer (qui a refusé d'être interviewé). Ses actions restent à ce jour profondément incompréhensibles. Son ordre de démanteler l'armée irakienne, et d'ainsi mettre à la rue 500 000 hommes armés, a probablement détruit toutes les chances de succès de la mission. Plus qu'irresponsable, cette décision est un affront au bon sens et Ferguson, en investigateur rationnel, ne s'égare pas plus loin en interprétations empiriques.

Plutôt, le réalisateur accepte l' inexplicable et introduit son témoin le plus précieux : Walter Slocombe, l'adjoint de Rumsfeld au Pentagone. De fait, Slocombe est la seule personne dans **No End in Sight** qui possède la clé du mystère Bremer, mais sa fonction n'est pas de fournir des réponses : sa seule présence dans le film représente la graduelle prise de conscience de l'administration Bush quant à son rôle dans le cauchemar irakien. Ferguson illustre avec flair le caractère symbolique de Slocombe quand, lors d'une interview particulièrement délicate, il n'éclaire que la moitié de son visage. Inconfortable devant la caméra, répondant de manière hésitante aux questions posées, voilà un homme ambivalent qui n'assume jamais complètement ses responsabilités dans le fiasco irakien.

Si Slocombe semble parfois regretter l'invitation de Ferguson, c'est tout le contraire pour les 35 autres participants qui usent de la caméra comme d'un confessionnal. Leurs révélations, plus choquantes les unes



No End in Sight



Persepolis

que les autres, laissent le spectateur dans un perpétuel état de révolte. Un des répondants révèle ne pas pouvoir dormir certaines nuits; parions que, une fois le générique entamé, son insomnie se communiquera à une bonne partie du public. ■

No End in Sight

35 mm / coul. / 102 min / 2007 / doc. / États-Unis

Réal. et scén. : Charles Ferguson
Image : Antonio Rossi
Mus. : Peter Nashel
Mont. : Chad Beck et Cindy Lee
Prod. : Jennie Amias, Audrey Marrs et Jessie Vogelsson
Dist. : Métropole Films

**Persepolis de
Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud**

**Les tourments
d'une jeune
Iranienne**

CATHERINE OUELLET-CUMMINGS

À Téhéran en 1978, les manifestations pour la chute du Shah se multiplient dans l'attente d'une révolution populaire. L'instabilité politique qui règne avec la fin du régime monar-

chique et la prise du pouvoir par les islamistes sont vues à travers les yeux d'une enfant, Marjane. Issue d'une famille riche et émancipée, où les femmes apprennent à prendre leur place, Marjane quitte l'Iran afin de poursuivre ses études à Vienne, évitant ainsi de se retrouver dans un pays où les libertés individuelles sont constamment bafouées. Ces événements constituent la toile de fond de **Persepolis**, long métrage d'animation de Marjane Satrapi et de Vincent Paronnaud.

Récit en partie autobiographique, **Persepolis** aborde le thème de l'immigration et des efforts d'intégration : objet de curiosité pour certains, Marjane est souvent mar-